

Éditorial

Vendée Globe et Radeau de la Méduse

Le 6 novembre, 29 intrépides marins sont partis des Sables d'Olonne pour la huitième édition du "Vendée Globe", course en solitaires autour du monde sans escale et sans assistance.

Chacun d'eux a, au préalable, consacré pendant de longs mois toute son énergie à la recherche des fonds nécessaires à la construction et à l'aménagement de son bateau, de façon à disposer de tous les équipements lui permettant de naviguer aussi vite que possible et en prenant le minimum de risques.

L'on ne peut s'empêcher, en suivant dans les médias le récit de leur périple, de se remémorer ces vers de Victor Hugo :

« Oh combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !..

La quasi totalité des concurrents du Vendée Globe, auxquels un sort funeste aura été épargné, reviendront à leur point de départ courant janvier 2017, pour les plus rapides d'entre eux, sous les acclamations des spectateurs qui loueront à juste titre leur courage et leur aptitude à triompher des éléments hostiles.

Pendant ce temps, des hommes, des femmes, des enfants, chassés de leur pays par la guerre et la misère, auront continué, comme d'autres avant eux l'ont fait chaque jour et chaque nuit depuis plusieurs années, à s'embarquer sur des coques de noix surchargées, pour tenter de rejoindre les côtes de Grèce ou d'Italie.

Ils se sont dépouillés de leurs maigres économies dans les mains de "passeurs" qui sont sensés organiser leur traversée mais qui, en hommes sans foi ni loi, se soucient comme d'une guigne de savoir si les malheureux

qui leur ont fait confiance, parviendront à bon port, ou périront

«... Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !'»

Le récit que font les survivants de ces traversées des moments tragiques qu'ils ont vécus, font penser à ce douloureux épisode de l'histoire de la Marine française : le naufrage de la frégate Méduse en 1816 près des côtes de l'actuelle Mauritanie. 147 personnes s'étaient maintenues à la surface de l'eau sur un radeau de fortune et 15 seulement purent être sauvées.

Quoi de plus normal que de se réjouir des exploits des marins du Vendée Globe, à la condition que, dans le même temps, nous ayons conscience que notre condition d'êtres de chair et de sang nous fait, au moins moralement, obligation d'avoir une pensée pour nos frères humains qui, au péril de leur vie, s'accrochent avec l'énergie du désespoir à ces modernes radeaux de la Méduse qui tangent et chavirent, hélas trop souvent, en Méditerranée.

Michel Naud,

président d'honneur d'arscicade-sni

LES VOYAGES 2017 D'ARSCICADE-SNI

Il reste encore 3 cabines pour la **Croisière fluviale de Bruxelles à Bruges** (du 25 au 29 septembre).

Il reste également quelques places pour le circuit italien « Les pouilles » (du 19 au 26 juin) ainsi que pour la Chine (octobre 2017).

Pour tout renseignement, s'adresser à
Charly Bismuth
Tél : 06 60 97 49 15
Mail : charly.bismuth@wanadoo.fr

Henrik Kurt Carlsen, capitaine courageux

L'inquiétante dérive durant plusieurs jours, en janvier dernier, du roulier coréen « Modern Express » au large de la cote aquitaine me conduit aujourd'hui à évoquer un souvenir de jeunesse qui tint en haleine l'Europe entière en décembre 1952, à l'exemple, quelques décennies plus tard, des catastrophes liées aux naufrages des pétroliers Amoco Cadiz (1978) et Erika (1999).

Le contexte

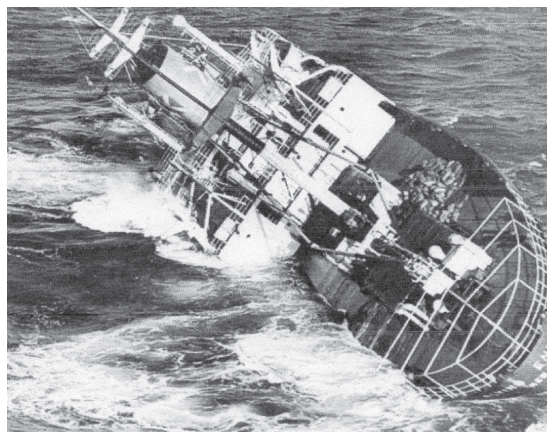
Le 21 décembre 1951, le Flying Enterprise, ayant pour capitaine Henrik Kurt Carlsen, un danois expérimenté, appareille de Hambourg à destination des Etats-Unis.

Le navire, construit en 1944 en Californie, embarque un équipage de 35 membres, 10 passagers dont 3 enfants et une cargaison variée : des locomotives, douze voitures Volkswagen, des lingots de fonte, 450 tonnes de café, 39 tonnes de chiffons et divers autres objets de valeur (pianos, œuvres d'art...).

La tempête

Le 25 décembre, jour de Noël, une rude tempête balaie l'Atlantique nord au sud-est de l'Irlande ; le Flying Enterprise lutte désespérément contre les éléments déchaînés et, sous l'assaut des déferlantes, des fissures apparaissent dans la coque puis une voie d'eau dans la cale avant ; dès lors, le navire prend rapidement de la gîte présentant 45 degrés sur bâbord.

Après l'envoi d'un SOS, divers navires dont le destroyer USS John Weeks se déroutent pour porter assistance ; le 29 décembre, l'ensemble de l'équipage et des passagers est évacué sur un transport militaire américain, l'USS Général Greely selon l'ancienne et spectaculaire technique du filage à l'huile : profitant d'une relative accalmie, de l'huile est répandue sur les flots pour atténuer la force des vagues ; les passagers sautent ensuite



à l'eau pour être recueillis dans les chaloupes de sauvetage du Général Greely (à l'époque, la technique de l'évacuation par hélitreuillage n'existait pas). Seul un passager périra par hypothermie au cours de ce transfert périlleux.

Le capitaine Carlsen, tout en communiquant par radio, reste seul à bord pour éviter au navire en perdition le statut d'épave ; un nouveau destroyer américain, l'USS Willard Keith, assurera une présence jusqu'au 2 janvier en attendant l'arrivée du remorqueur anglais Turmoil.

Un remorquage mouvementé

Parvenu à aborder le Flying Enterprise, le capitaine du Turmoil permet à son second, Kenneth Dancy, de sauter à bord du navire en perdition pour arrimer le 4 janvier un câble de remorque alors que l'épave présente une gîte de 60 degrés.

Arrivé également sur les lieux, le remorqueur français Abeille 25 reste

à proximité, prêt à porter assistance en cas de besoin.

Le 5 janvier, le Turmoil prend le Flying Enterprise en remorque en direction du port anglais de Falmouth, aidé temporairement, mais sans suite, par l'Abeille 25 le remorqueur anglais poursuivant seul sa route.

Le 9 janvier à 1 h 30, le port étant à l'approche à 45 milles marins, la gîte s'accroît à 70 degrés et la remorque se rompt et le Flying Enterprise commence à dériver lentement vers la pointe des Cornouailles ; à 15 h, le cargo, couché sur le flanc et s'enfonçant de plus en plus conduit Carlsen et le second du Turmoil à l'évacuer en utilisant la cheminée comme un plongeur ; à 16 h 09, salué par les sirènes des navires à proximité, le Flying Enterprise coule par 85 mètres de fond.

Un sauvetage médiatisé

Le feuilleton de ce naufrage a connu à l'époque un énorme retentissement ; le monde entier s'est passionné en suivant cette histoire à la radio (les téléviseurs sont rares en 1952) et la photo du capitaine Carlsen accroché au bastingage puis allongé sur la cheminée de son navire fit le tour du monde ; des dizaines de journalistes se pressaient à Falmouth, certains affrétant des bateaux de pêche pour rapporter des photos, l'hebdomadaire Paris Match enverra 10 reporters et un avion...

Henrik Kurt Carlsen devint célèbre ;

Suite (Henrik Kurt Carlsen)

pour son exceptionnel courage, il fut décoré par le président des Etats-Unis Harry Truman et eut droit le 17 janvier 1952 à la fameuse parade avec serpents en voiture décapotable sous les acclamations de 300 000 personnes dans les rues de New-York !

Des questions... et une rumeur

Au-delà de l'admiration collective portée au capitaine courageux, des questions n'ont pas manqué de surgir dans les mois ayant suivi le naufrage :

- pourquoi avoir décidé de rallier le port de Falmouth de préférence à celui, plus proche, de Cork, en Irlande ?
- comment expliquer la présence successive de 3 navires de guerre américains près du cargo ?
- pourquoi avoir écarté le concours de l'Abeille 25 dans l'opération de remorquage ?
- au-delà du sens du devoir et du courage exceptionnel de Carlsen, quelle justification peut-on donner à sa détermination à braver, seul sur son cargo avec Dancy, 12 jours durant, les éléments déchaînés ?
- quelle était la consistance réelle de

la cargaison du Flying Enterprise au-delà du fret officiel ?

Sur ce dernier point, une rumeur laisse à penser que ce cargo transportait d'autres marchandises présentant un grand intérêt ; on a évoqué la présence d'or, d'une énorme somme en papier monnaie suisse, d'armes



secrètes mais surtout un transfert de zirconium, métal rare destiné à la construction de réacteurs nucléaires et, notamment, à celui destiné au premier sous-marin nucléaire américain en cours de construction, l'USS Nautilus.

Et, de fait, une compagnie de sauvetage italienne (qui s'était illustrée dans la récupération de lingots d'or du paquebot SS Egypt dans les années 30) fut mandatée pour récupérer ce qui pouvait l'être de la cargaison du Flying Enterprise. Aucune information ne fut apportée sur cette opération en vertu d'une clause de confidentialité contenue dans le contrat.

L'épave fut à nouveau explorée en 2001 et révéla que des ouvertures avaient effectivement été réalisées dans la coque...

En tout état de cause, les détails des opérations « d'exploration » de

l'épave restent aujourd'hui classés « secret » et permettent d'alimenter tout fantasme et d'entretenir toute rumeur...

Un capitaine courageux, modeste... et discret

Déclinant des offres du Daily Express (\$250.000) puis d'Hollywood (\$ 1.000.000) pour incarner son propre rôle au cinéma, Henrik Kurt Carlsen poursuivit sa carrière de navigateur ; dès septembre 1952, il prit le commandement d'un nouveau cargo baptisé... Flying Enterprise II.

Décédé en 1959 à l'âge de 75 ans, le capitaine courageux, selon son souhait, fut immergé sur l'épave du Flying Enterprise.

Une résonance mondiale

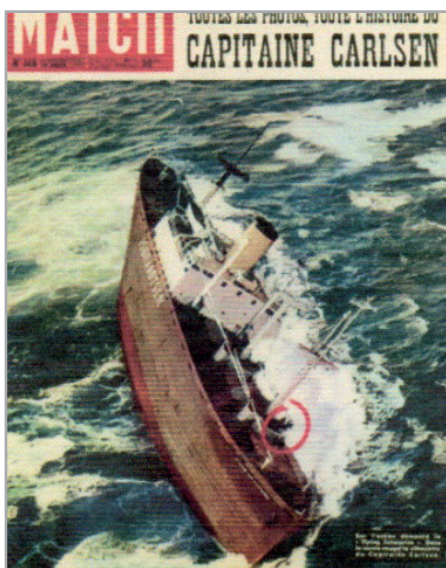
Le naufrage du Flying Enterprise et le courage du capitaine Carlsen provoquèrent, à l'époque, un énorme émoi ; sans images directes télévisées, seuls les reportages radiophoniques, les seuls à rapporter un tel épisode dramatique se déroulant en période de fêtes de fin d'année, suscitaient et entretenaient tant l'imaginaire que le suspense.

La presse hebdomadaire de la jeunesse catholique de l'époque (Cœurs vaillants, Bernadette, Friponnet et Marisette) évoqua cette « aventure » du capitaine courageux pour en tirer des leçons de morale édifiantes alors que son concurrent d'origine communiste, Vaillant, passa sous silence, en ces temps de guerre froide, ces faits héroïques touchant un cargo américain ; les illustrés belges Spirou et Tintin relateront également en bandes dessinées cet épisode maritime dramatique.

En bref, une légende était née...

Marc Esnault

marc.esnault@hotmail.fr



L'Avenir du Prolétariat, tout un programme !

Au hasard de l'une de mes dernières flâneries parisiennes dans le 14ème arrondissement, j'ai découvert rue Jean Dolent (bordant la façade sud de la prison de la Santé actuellement en totale rénovation), au numéro 14, une porte cochère surmontée d'un fronton portant l'appellation « Sci l'Avenir du prolétariat ».

Ma curiosité me permet de vous faire découvrir aujourd'hui une société, non pas à vocation strictement sociale immobilière (telle une société d'Hlm) mais appartenant au secteur mutualiste, fondée sur un patrimoine immobilier.

Une Sci bien particulière

Né en 1857, Ferdinand Boire, receveur des PTT, philanthrope, nourri aux idées de Jaurès et de Zola, fonde en mai 1893 une société civile de secours mutuel regroupant des « travailleurs prévoyants de l'atelier, des champs et du bureau ». Elle a pour dénomination « l'Avenir du Prolétariat » et pour sous-titre, « l'Union fait la force ».

La société se développe rapidement : fin 1893, elle regroupe 40 sociétaires, 4.000 un an plus tard et dès 1896, la société compte 12.000 membres pour un capital de 28.000 francs.

Le mode opérationnel est simple : chaque année, pendant un minimum de 15 ans et un maximum de 50 ans, un sociétaire doit verser une cotisation d'un sou par jour à la Sci, cette dernière investissant les fonds recueillis dans des immeubles de rapport ; la société rembourse ensuite à terme les versements de ses membres sous forme d'assistance, de rente ou de retraite.

A la veille de la Grande Guerre, l'Ave-



nir du Prolétariat, fort de ses 195.000 sociétaires, possède 42 immeubles bourgeois situés dans Paris, des pied-à-terre dans les villes de Lyon et Toulouse ainsi qu'un ensemble immobilier pavillonnaire situé à Massy dans le département de l'Essonne ; la société, elle, s'est portée par ailleurs acquéreur, près de Tours, du domaine de la Haute Barde destiné à accueillir des invalides du travail avant d'être aménagé en orphelinat en 1906.

Sage (ou bien malin !), Ferdinand Boire avait pris soin de mettre la Sci à l'abri des convoitises : l'Avenir du Prolétariat n'appartient à personne,

en fin de contrat la société reverse à ses membres l'intégralité des sommes qu'ils lui avaient confiées. Aucun bénéficiaire ne peut donc revendiquer un droit sur son contrôle et les sociétaires qui interrompent leur versement perdent tout ! En revanche, les fidèles reçoivent, à terme, une petite rente en fonction des loyers engrangés et des plus values

immobilières réalisées. En fonction du décalage favorable entre cotisants et ayants droit, plus la société compte de membres, plus les adhérents perçoivent une retraite confortable.

En 1910, le ministère du Travail s'intéresse de très près à la société en considérant qu'elle est non pas une société de mutualité mais une véritable société civile immobilière ; cependant, à l'issue de 5 années de procédure, la Cour de Cassation valide les thèses mutualistes de Ferdinand Boire !

Avec les années 30 et les premières

lois sur la protection sociale, l'attrait de la société, pour les travailleurs tend, cependant à faiblir.

Durant la Grande Guerre, la société connaît quelques difficultés liées à une gestion tendue par le blocage des loyers, les impayés et le non respect du remboursement de certains prêts hypothécaires... mais, grâce au boum de l'immobilier parisien, l'Avenir du Prolétariat devient un très riche propriétaire foncier dont le patrimoine est valorisé à plus de 800 millions de francs en 1994.

L'horizon s'obscurcit

Trop riche pour ne pas attirer l'attention du fisc... ! Dès le milieu des années 70, lors d'un contrôle de routine, les inspecteurs des impôts réalisent qu'ils ont affaire à un « OFNI », un objet financier non identifié.

La société ne relève en effet d'aucune structure juridique connue ; elle ne respecte pas les ratios de solvabilité imposés aux caisses de retraite ou aux sociétés d'assurance ; par

rale des impôts somme cet OFNI de choisir un statut réglementé ; en 1987, la mutuelle opte pour le statut de société civile immobilière et décide de partager le capital entre ses membres en imposant statutairement qu'aucun d'entre eux ne puisse en détenir plus de 0,3 %.

Dés lors, le mécontentement des sociétaires s'amplifie et des marchands de biens, alléchés par le beau patrimoine de l'Avenir du Prolétariat, tentent d'acheter les parts des porteurs pour dépecer la société, licencier ses salariés et vendre ses actifs.

Une offre publique d'achat est lancée par l'un de ces derniers à un prix alléchant, trois fois supérieur au prix fixé par le gérant mais ce dernier, paniqué malgré la règle des 0,3 % qui protège la Sci de toute OPA, cherche un « chevalier blanc » pour contrer cette attaque.

Une porte de sortie capitaliste

L'affaire risquant de s'enflammer, la gérance contacte alors le conseiller

son compte sont dès lors mobilisés pour lui prêter main forte.

En octobre 1995, à l'issue d'une course aux rachats effrénée avec un marchand de biens, la barre des 50 % de parts de la Sci détenue par la « famille Catteau élargie » est dépassée, moyennant un prix d'achat (3 000 francs la part) largement inférieur à celui payé par le marchand de biens (5 200 francs) raider initial, n'ayant pu réunir plus de 12 % du capital ! Le journal Libération du 28 novembre suivant pouvait ainsi titrer « la famille Catteau se paye l'Avenir du Prolétariat », illustrant son article d'une caricature cinglante représentant une énorme tête de capitaliste, cigare au coin de la bouche avec une large langue saillante engloutissant des petits prolétaires !

Une fois acquise, la société est rapidement transformée en société anonyme prenant la dénomination de « Foncière ADP », toujours propriétaire d'une quinzaine d'immeubles de rapport dans Paris, certains ensembles ayant été, entre temps, vendus à la découpe. Vendu également et après diverses fortunes après 1945, le domaine de la Haute Barde racheté par un particulier est aujourd'hui en totale déshérence...

Les fils Catteau, Philippe et Bertrand, sont aujourd'hui à la tête de Catinvest, foncière familiale présente sur les marchés résidentiels (partie du patrimoine historique de l'ADP) et retail (activités de commerces de détail) ; « avec un patrimoine de près de 800 M€ et plus de 1100 baux en gestion, cette société allie vision à long terme, solidité financière et agilité dans la prise de décision » relève-t-on dans sa note de présentation.

Catinvest a réalisé en 2013, aux Clayes-Sous-Bois dans les Yvelines, le centre commercial « One Nation Paris » dédié aux marques de mode et de luxe à prix dégriffés.

Aujourd'hui, la famille Catteau figure



ailleurs, elle n'est pas soumise aux règles d'affectation du capital des sociétés civiles immobilières...

Dix ans plus tard, alors que l'Avenir du Prolétariat ne compte plus que 4.000 membres, la Direction géné-

patrimonial de grandes dynasties du nord au nombre desquelles la famille Catteau, propriétaire d'un groupe de distribution ; vingt et un membres de cette dernière et 167 personnes parmi proches amis et copains convaincus de porter des parts pour

parmi les 400 familles les plus fortunées de France ; comme quoi le prolétariat est susceptible de mener au capitalisme le plus pur ? ! A vous de juger... !

Une réalisation particulière

Retour en arrière : à l'apogée de son entreprise, Ferdinand Boire fait édifier en 1912, 325 rue Saint Martin, face au musée des Arts et Métiers, un ensemble immobilier de plus de 5.000 m2 destiné à accueillir tant les assemblées générales des adhérents à l'Avenir du Prolétariat... que des bals ou événements mondains dans le but de collecter des fonds pour sa société. Cette folie prolétarienne, œuvre de l'architecte Bernard-Gabriel Belest, est particulièrement élégant (vaste salle des fêtes éclairée par verrières, escalier intérieur monumental) et soigné dans ses motifs architecturaux (grandes baies cintrées, éléments décoratifs, ferronneries...).



L'immeuble remplira son office jusqu'en 1930 pour connaître ensuite bien des vicissitudes : morcelé et

cloisonné, il abritera tour à tour une fabrique de rubans de papier, une salle boxe, un cinéma, une boîte de nuit ; abandonné en 1990, il renaît pour abriter l'atelier de la campagne électorale de Lionel Jospin à l'élection présidentielle de 2002 avant d'être racheté par Jean-Paul Gaultier, l'enfant terrible de la mode, pour asseoir son image de grand couturier et y loger ses équipes...

Du palais du Prolétariat au palais de la mode, il n'y a qu'un pas, à vous de juger... !

Une utopie a vécu ; pour autant Ferdinand Boire n'est pas totalement tombé dans l'oubli : une rue de Massy porte toujours son nom !

Marc Esnault

marc.esnault@hotmail.fr

CARDIOLOGIE DE MONTRÉAL. TRÈS INSTRUCTIF !

Nous pensons tous que la consommation de fruits signifie acheter des fruits, les couper et les mettre dans notre bouche.

Ce n'est pas si simple : quelle est la bonne façon de manger des fruits ?

Les fruits doivent être consommés à jeun, dans un ESTOMAC VIDE.

Manger des fruits de cette façon joue un rôle majeur dans la désintoxication de votre système, vous

fournit beaucoup d'énergie pour la perte de poids et pour d'autres activités de la vie ... LES FRUITS SONT LE PLUS IMPORTANT DES ALIMENTS.

Disons que vous mangez deux tranches de pain, puis une tranche de fruit. La tranche de fruit est prête à aller tout droit à travers l'estomac dans les intestins, mais elle est empêchée par les autres aliments de le faire.

Dans un même temps, les ali-

ments se dégradent ensemble, fermentent et se transforment en acide. Quand le fruit vient en contact avec les aliments dans l'estomac et avec les sucs digestifs, la masse entière de la nourriture a déjà commencé à se gâter. Le conseil à suivre :

Mangez vos fruits avec un estomac vide, ou avant votre repas !

Il n'y a rien de tel que certains fruits comme l'orange et le citron qui sont acides, parce que tous

les fruits deviennent alcalins dans notre corps, selon le Dr Herbert Shelton qui a fait des recherches sur cette question. Si vous avez maîtrisé la bonne façon de manger des fruits, vous avez le secret de la beauté, longévité, santé, énergie,

le bonheur et un poids normal.

Lorsque vous avez besoin de boire du jus de fruits, ne boire que des jus de fruits frais,

pas dans les contenants. Ne pas boire de jus qui a été chauffé. Ne mangez pas de fruits cuits, vous n'en obtenez pas les éléments nutritifs. Vous obtenez seulement le goût : la cuisson détruit toutes les vitamines.

Mangez un fruit entier est mieux que de boire du jus. Si vous devez boire du jus, il faut le boire gorgée par gorgée lentement, parce que vous devez le laisser se mélanger avec votre salive avant de l'avaler. Vous pouvez faire un nettoyage rapide avec une cure de fruits de 3 jours pour purifier votre corps. Mangez des fruits et buvez du jus

de fruits pendant 3 jours seulement, ... et vous serez surpris du résultat !

KIWI : tout petit mais puissant, et une bonne source de potassium, de magnésium, de vitamine E et de fibres. Sa teneur en vitamine C est le double de celui d'une orange!

Une **POMME** par jour éloigne le médecin? Bien que la pomme ait une faible teneur en vitamine C, elle contient des anti-oxydants et flavonoïdes qui augmentent l'activité de la vitamine C, en contribuant ainsi à réduire les risques de cancer du côlon, de crise cardiaque et d'accident vasculaire cérébral.

FRAISE : Fruit de protection. Les fraises ont le plus haut pouvoir antioxydant entre les principaux fruits et protègent l'organisme contre les causes du cancer, contre les radicaux libres pouvant obstruer des vaisseaux sanguins.

MANGER 2 à 4 oranges par jour peut aider à se protéger des rhumes, à réduire le cholestérol, prévenir et dissoudre les calculs rénaux, et réduire le risque de

cancer du côlon.

GOYAVE & PAPAYE : les champions de la vitamine C. Ils sont les gagnants pour leur forte teneur en vitamine C. La goyave est également riche en fibres, qui aident à prévenir la constipation. La papaye est riche en carotène, bon pour vos yeux.

Boire l'eau froide après un repas : risque de CANCER

Pouvez-vous croire cela? Pour ceux qui aiment boire de l'eau froide, cela s'applique à vous. C'est agréable d'avoir une boisson fraîche après un repas; cependant, l'eau froide va consolider la substance huileuse que vous venez de consommer ce qui ralentit la digestion. Une fois que cette «boue» aura réagi avec les acides, elle se décomposera, tapissera les parois et sera absorbée par l'intestin plus vite que la nourriture solide. Cela va enligner l'intestini: bientôt, cette substance se transformera en graisses et pourra conduire au cancer ... Il est préférable de boire de la soupe chaude ou de l'eau chaude après un repas.



Photo-souvenir du voyage « Ile d'Elbe-Cinque Terre

LE CARNET D'ARSCICADE-SNI

Nous souhaitons la bienvenue à 5 nouveaux membres sympathisants :

Mesdames :

FOLCHER Monique

PAPIN Monique

MENOT Michèle

SAUVIGNON Marcela

LE CUNFF Anne-Marie

Nous adressons nos condoléances attristées aux familles de :

Mme. Lucette COFFIN

M. René CHEVRIER

SUR LES PAS DE LÉO FERRÉ

Il aurait eu cent ans en 2016 :

Poète et musicien, Ferré a mêlé le lyrisme à l'argot, l'amour à l'anarchie. Il occupe une place centrale dans le monde de la chanson française et est sans doute une des références absolues dans ce domaine, à l'égal d'Aznavour, Brassens, Brel, Trenet.

La jeunesse

Léo Ferré est né le 24 août 1916 dans la Principauté de Monaco d'un père, Joseph, directeur du personnel de la Société des Bains de Mer, et d'une mère Marie (« *la similitude s'arrête-là* » ajoutait Léo Ferré...) qui possède un atelier de couture. De par sa mère italienne et un grand-père italien, il est lui-même à trois quart italien.

Il a une grande soeur, Lucienne, de trois ans son aînée.

Il est secrètement dérangé par la musique: à 5 ans déjà il dirige des orchestres imaginaires sur les remparts de sa ville natale. Il intègre à 7 ans la chorale de la Maîtrise de N-D de Monaco comme soprano.

La société de papa gérant le célèbre Casino de Monte-Carlo, il peut assister à tous les concerts.

À l'âge de 9 ans il est envoyé comme pensionnaire dans un collège religieux chez les Frères des Écoles Chrétiennes du collège Saint-Charles de Bordighera en Italie. Il y fera partie de l'Harmonie du collège où il jouera du cornet à piston.

Léo supporte mal la discipline rigoriste de cet internat français. Il commence à prendre en horreur les Frères qui lui dispensent leur enseignement. Il raconte: « *il y avait dans mon visage quelque chose de volontaire qui fait que je devais fabriquer de l'antipathie. J'allais à la messe, c'était obligatoire. Quand les autres étaient debout, je restais assis; quand ils étaient assis je restais à genoux... Je me cachais pour lire des livres interdits par les Frères: Baudelaire, Voltaire,*

Rimbaud, Verlaine...»

Il y reste jusqu'à 16 ans (« *8 ans de bagne!*») et fait sa philo à Monaco.

Malgré la présence d'un camarade avec lequel il découvre la musique et la poésie, il ressent une grande solitude. Il en veut à son père de l'avoir envoyé si loin de sa famille. En 1934, il passe le baccalauréat à Rome avec succès.

Les débuts à Paris, le temps de guerre

À l'automne 1935, il monte à Paris pour suivre des études de droit qui aboutiront en 39 à l'obtention du diplôme de Sciences Politiques... sans illusion! « *C'est terrible: je suis diplômé de Sciences Po., je ne sais pas pourquoi... Parce que j'ai fait Droit; parce que j'y suis resté 4 ans et qu'il y a eu la guerre: ils m'ont fait passer parce qu'il fallait en finir!*»

Il habite une petite pension rue Saint-Benoît, en plein quartier de Saint-Germain-des-Prés, avec sa soeur aînée qui "fait" Dentaire. Il étudie la musique et commence à composer.

Mobilisé en 1939 à Montpellier dans l'Infanterie, il fait la « *Drôle de Guerre* » à la tête d'une section de tirailleurs algériens. Démobilisé en 1940 sans être monté au feu, il retourne à Monaco où il occupe un poste de distributeur de bons de ravitaillement aux hôteliers.

Pendant ses classes militaires il est tombé follement amoureux d'une magnifique beauté blonde, parisienne réfugiée dans le sud: Odette Schunck, qu'il épouse le 2 octobre 43 à Issy-les-Moulineaux. Son père

est directeur du Théâtre de l'Étoile à Paris.

Ils retournent à Monaco, où ils s'installent à Beausoleil sur les hauteurs de Monaco dans une ferme rafistolée. C'est le premier épisode rural de la vie de Léo.

Il entre à Radio Monte-Carlo où il est tout à la fois, suivant l'occasion, speaker, bruiteur ou pianiste. Il commence à composer des poèmes, chante dans des cabarets, découvre Charles Trenet et rencontre même Edith Piaf qui lui conseille de se produire à Paris.

La vie d'artiste

À la Libération, il se produit au Boeuf sur le toit, cabaret parisien où il partage l'affiche avec les Frères Jacques et le tandem Roche-Aznavour. Il gagne assez mal sa vie mais fait enfin ce qu'il aime.

En 1947, débarquant d'une tournée catastrophique en Martinique, il travaille avec Francis Claude au Milord l'Arsouille, cabaret de la capitale et crée « **l'Île Saint-Louis** » ou « **A Saint-Germain-des-Prés** ». C'est l'époque de ses grandes amitiés : Jean-Roger Caussimon, Juliette Gréco ou Renée Lebas qui la première chantera une de ses chansons « **Elle tourne... la terre** ».

Mais la vie de bohème pèse à Odette, qui a mis sa somptueuse chevelure blonde au service de la brillante Roja et incarne une des pin-up d'Ambre Solaire. Le mariage dure 6 ans, de 43 à 49; Odette ne peut plus supporter les incertitudes de « la Vie d'artiste », célèbre chanson de Léo Ferré. Le divorce est prononcé en décembre 1950, alors que Léo a déjà

rencontré **Madeleine Rabereau** dans un café parisien et qui devient sa femme et sa muse.

Il s'installe avec Madeleine et sa fille Annie (qu'elle a eu d'un précédent mariage et que Ferré considère comme son propre enfant) sur le boulevard Pershing à Paris. Malgré le peu d'argent dont ils disposent, l'appartement est toujours ouvert aux amis : Catherine Sauvage et le comédien Pierre Brasseur, les Frères Jacques et d'autres. Madeleine, femme de tête, passionnée de théâtre, de chanson et de poésie, prend en charge le destin de l'artiste et une part importante dans la progression de sa carrière.

Ferré le Libertaire

Après s'être tenu longtemps à l'écart des événements politiques, y compris au moment du Front Populaire, Léo Ferré a fréquenté de plus en plus les milieux libertaires ; dès 1947 il participe aux galas de la Fédération Anarchiste, mais fait un détour rapide par le Parti Communiste Français, qu'il considérera toute sa vie comme un parti de référence.

Il se veut dans la lignée des chansonniers anarchistes - il en adopte la silhouette à ses débuts sur scène – et dans la tradition des «poètes maudits», en rupture avec leur époque, à l'image d'un François Villon ou d'un Arthur Rimbaud.

Avec nombre de ses chansons au vitriol, "**Léo-Hurletout**", comme il se fait appeler un moment, s'est voulu provocateur, et son style lui a valu longtemps d'être interdit à la radio, « *dans ce monde où les museries ne sont pas faites que pour les chiens...* »

Lui-même disait: « *Je provoque parce que les autres ne le font pas. On se dit "c'gars-là c'est un provocateur; il est mal élevé, mal poli": pourquoi? Parce que j'emploie des mots violents? Mais en définitive, c'est toujours la générosité et l'espoir* ». Ainsi sa charge féroce contre ses contemporains «**L'Homme**», vaut à Catherine Sauvage en 1953 le Grand Prix du Disque et à Ferré une renommée croissante.

Les premiers succès

En 1952 vient le premier grand succès de Léo Ferré avec la musique qu'il compose sur le poème de Guillaume Apollinaire « **Le Pont Mirabeau** ».

En 1953 il écrit un opéra, «**la Vie d'Artiste**», qui révèle un véritable talent de compositeur. Quatre ans plus tard, il récidive avec un oratorio sur la «**Chanson du mal-aimé**» de Guillaume Apollinaire, qu'il crée à l'Opéra de Monte-Carlo.

En 1953 également, Léo Ferré chante à l'Olympia en vedette américaine de Joséphine Baker. Il signe aussi avec la maison de disques Odéon pour qui il enregistre «Paris Canaille», créée l'année précédente par Catherine Sauvage. Avec le succès de «**Paris Canaille**», il peut s'acheter une maison à la campagne.

En mars 55, il fait son premier Olympia en tant que vedette. Il y chante «**l'Homme**», «**Monsieur William**», «**Graine d'Ananar**», etc.

A la fin de cette année-là, il enregistre aussi huit nouvelles chansons dont «**Pauvre Rutebeuf**» et le «**Guinche**». Il s'accompagne seul au piano et même à l'orgue. On y trouve aussi «**l'Amour**», chanson qui plaît énormément au poète surréaliste **André Breton**. De là, naît une belle amitié qui se termine malheureusement le jour où Ferré présente au vieil homme «**Poète... vos papiers**» en 1956. Ce recueil de soixante-dix-sept poèmes rassemble aussi des chansons qu'il a déjà chantées et des textes dans lesquels tout au long de sa vie, il ira puiser. Cette véritable profession de foi du poète est aussi une prise de position contre l'écriture automatique des Surréalistes. André Breton, mécontent, conteste cette vision de la poésie et refuse finalement d'écrire la préface. Les ponts sont rompus et la fâcherie dure jusqu'en 1966, date de la mort de Breton.

L'année 56 est aussi marquée par l'écriture de la «**Nuit**», ballet avec textes et chansons destiné au chorégraphe Roland Petit et à sa com-

pagnie : l'accueil des critiques est défavorable et au bout de quatre représentations, le spectacle est retiré de l'affiche du Théâtre de Paris.

Débuts à Bobino

En avril 57, paraît «**Les Fleurs du Mal, chantées par Léo Ferré**», disque en hommage à Charles Baudelaire, grand poète français du XIXème siècle.

En janvier 58, il donne son premier tour de chant à Bobino, auquel il sera fidèle. Il cesse d'être figé, collé à son piano, interprète maintenant ses chansons avec une gestuelle travaillée, entouré du pianiste aveugle Paul Castanier, du guitariste Barthélémy Rosso et de l'accordéoniste Jean Cardon. Puis en avril, il enregistre un nouvel album, «Encore du Léo Ferré» chez Odéon, dans lequel Jean-Roger Caussimon lui a écrit «**Le Temps du Tango**» mais on peut entendre aussi «**l'Été s'en fout**» ou «**Mon Camarade**».

En 1960 c'est l'évènement « **Jolie Môme** » qui enflamme le public !

Désormais, à l'abri des soucis financiers, il achète sur un coup de tête une île en Bretagne, **l'Île du Guesclin**, un caillou rocheux sans aucun confort face à Saint-Malo.

En janvier 1961, Ferré fait une rentrée triomphale au Vieux Colombier, louangé par une presse admirative.

Il enregistre pour la firme Barclay «les Chansons d'Aragon», soit dix poèmes mis en musique par l'artiste , dont «**L'Affiche Rouge**», «**l'Etrangère**», «**Elsa**», «**Est-ce ainsi que les hommes vivent** », Léo Ferré donne à ces textes en les interprétant une autre dimension. Louis Aragon est très impressionné et très fier. Se noue alors une amitié sincère et simple entre le poète et le chanteur.

À quelques mois d'intervalle, il enregistre «**Paname**», succès qui annonce une décennie prolifique et prospère. Il se produit au Théâtre du Vieux Colombier : parmi les nouvelles chansons , «**Merde à Vauban**», «**les Rupins**» ou «**Thank you Satan**». La presse

est dithyrambique. Dans la foulée, il chante dans le célèbre music-hall, l'Alhambra.

Ayant atteint l'âge de 45 ans, Ferré, se sent enfin à l'aise. Il sait qu'il doit beaucoup à son épouse Madeleine qui a incontestablement un sens artistique très développé. Fin 62 et début 63, il est à l'affiche de l'ABC, autre music-hall parisien où il présente de nouvelles créations qui viennent juste d'être enregistrées en 33 tours, la «Langue française», «T'es chouette» ou «T'es rock, Coco».

Déménageant du boulevard Pershing, la famille Ferré, à laquelle s'est ajouté une petite guenon prénommée Pépée achetée à un dresseur (que Léo et Madeleine considèrent comme leur propre fille), va s'installer dans le département du Lot, à Perdrigal. Nous y reviendrons.

La maturité

1964 c'est d'abord «Ferré 64», disque de maturité qui démontre que son inspiration est à son zénith : «Franco la muerte», «Sans façon», «Mon piano», etc.

Inspiration d'un rebelle qui exprime avec poésie les violences rentrées et les «coups de gueule» d'un anarchiste qui ne renie pourtant pas les facilités que lui procurent l'argent.

En 65 et 66, il effectue deux tournées au Canada. Il accorde durant cette période de nombreuses interviews à la radio et à la télévision. En 66, c'est son retour sur une scène parisienne, Bobino. Il rend un vibrant hommage au poète Rimbaud, accompagné de son seul piano, qui laisse la salle émue par l'union si belle de la poésie et de la chanson.

Ferré disait à propos de la chanson : « C'est une chose très construite. Grâce à l'assonance et à la rime, elle parvient à devenir pour un certain nombre de gens une forme d'art irremplaçable. » Il y mêle le lyrique et le populaire, la tradition et l'utopie, l'amour et l'anarchie, le surréalisme et l'argot. Il dépeint des états d'âme plus qu'il ne conte des histoires; il secoue plus qu'il ne flatte.

La Presse

Extrait de l'article de Monique Plantel dans Paris-Presse du 19 mars 1965.

« Léo Ferré à Bobino : voici le poète de notre époque... Un plaisir unique, écouter un vrai poète qui dit des choses vraies dans une belle langue. Un poète engagé certes, mais peut-on être poète sans être engagé?... Violent, truculent, revendicard, l'anarchiste de service nous sort en pleine figure des vérités premières. Il peint à grands traits la monotonie de la vie, l'absurdité du quotidien; un Ionesco qui aurait lu Villon et Verlaine (...) La tristesse d'être un homme, la beauté du printemps, l'horreur d'un monde imbécile, la parole d'évangile et de la social-sécurité, au long des siècles il y a toujours eu un poète pour la clamer. Le nôtre s'appelle Léo Ferré. »

À propos de l'engagement du poète, Ferré avait sa propre opinion : « Pour moi, il n'y a pas de chansons engagées. Je ne suis engagé nulle part. Si j'avais l'impression de l'être, je me dégagerais immédiatement. »

Le disque qui sort durant l'été 67, est une oeuvre qui nous montre que Ferré est un grand parolier : la facture des textes est encore classique, mais ils sont toujours aussi percutants. Préfigurant ce qui deviendra la génération hippie, il écrit «**Salut Beatnick**» et dans des registres différents, «C'est un air», «On n'est pas des saints», «Le Lit», etc. Une chanson manque pourtant : «A une chanteuse morte», hommage à Edith Piaf, mais aussi attaque allusive à Mireille Mathieu, chanteuse que l'on présente à cette époque comme sa remplaçante. C'est le patron Eddy Barclay qui le censure.

Puis c'est à nouveau Bobino pendant tout le mois de septembre. Malheureusement, la vie de reclus que mènent Léo et Madeleine Ferré, quand ils ne sont pas à Paris pour des raisons professionnelles ou Léo en tournée en France ou à l'étranger, commence à rendre leur existence difficile.

L'épisode Perdrigal

Les Ferré s'étaient engagés en 1963 dans une aventure folle : l'achat dans le Lot d'un château féodal assez délabré, «Péchrigal», rebaptisé Perdrigal, pour permettre à leurs animaux, notamment à Pépée le chimpanzé qu'ils ont adopté, de s'épanouir en liberté.

Ce sera une période particulièrement féconde de création pour Léo, qui se tiendra loin des scènes, mais y faisant des retours remarquables. Non contents de vivre dans l'isolement et d'accomplir le retour à la nature et à la solitude chère à Léo, ils s'engagent dans l'achat d'animaux, pour finir en 1967 avec 40 moutons, autant de chats, une dizaine de chiens, des chevrettes, un taureau, cinq chimpanzés !

C'en est trop pour Madeleine, souvent livrée à elle-même, qui finira par tomber dans l'alcool, la neurasthénie puis une profonde dépression.

Au final, en avril 68, alors que Léo ne revient pas au domicile conjugal après un gala, que Pépée s'est blessée, elle fait abattre par le fermier voisin les 2 chimpanzés favoris de Léo, devenus incontrôlables et destructeurs, et adopter tous les autres animaux.

L'épisode se termine en désastre, en séparation douloureuse, alors que Léo vit depuis quelques temps une liaison secrète avec Marie-Christine, qui deviendra bientôt sa troisième épouse.

Marie-Christine

Marie donne à Léo 3 beaux enfants : Mathieu, né en 1970-il a 54 ans, Marie-Cécile en 1974, Manuela en 1978- il en a 62.

Après avoir chanté dans le final de « **C'est la vie** » '... « l'enfant que je ne t'ai pas fait, toujours un d'moins à s'emm... dans la vie !' » Léo rectifie en 1976 : « Je ne sais d'où je viens, mais maintenant je sais où je vais ».

Il ajoute en 1978 : « les enfants c'est banal tant qu'on n'en a pas. Maintenant je ne pense qu'à eux.

Sans eux j'aurais le désir de mourir. Fondamentalement, je n'ai pas changé, mais je suis infiniment plus heureux, c'est vrai.»

Et encore ceci: *“je suis plein d'admiration pour la maman qui les a mis au monde.... Je ne pourrai jamais savoir comment Marie aime ses enfants. Moi je sais comment je les aime, mais pas comme elle. Elle ne peut pas me l'expliquer parce qu'elle les a portés.”*

Chantre de la contestation

Les événements de mai 68 en France marquent profondément Léo Ferré.

Il se produit d'ailleurs le 10 mai lors du célèbre gala de la Mutualité, gala des anarchistes. Il est aux yeux du public enthousiaste le chantre de la contestation et de la révolution permanente.

Lu dans L'Aurore en 1969 lors du passage de Léo Ferré à Bobino ... *« Et puis, il y a eu les événements de mai . Une source inépuisable pour l'anarchiste né qu'il est. Léo Ferré. L'été 68 lui a donné raison. Ses prédictions étaient vraies : la société est bien croûlante, l'argent pourrait tout et la bourgeoisie est haïssable...»*

1968 constitue à la fois continuité et rupture pour Léo:

- **continuité**, puisqu'il voit chanter cette société de consommation qu'il a vilipendée et qui sort de sa léthargie,

- **rupture**, car il va prendre bientôt de la distance avec la chanson, abandonnant l'argot pour des textes plus lyriques auxquels l'orchestre symphonique de Milan donnera toute leur dimension.

Installé en Toscane, il va s'orienter vers la direction d'orchestre, reprenant « La chanson du Mal-Aimé » et « La Vie d'Artiste » et dirigeant de grandes oeuvres du répertoire, travaillant et enregistrant notamment avec cet orchestre de Milan.

En octobre, il s'embarque pour une tournée en Afrique du Nord qui ne

sera pas un succès.

Début 69, il sort un nouveau disque inspiré par l'agitation de mai 68 : « Comme une fille », « L'été 68 », **« Les Anarchistes »** même si cette dernière chanson est antérieure aux événements.

Cette année-là, Léo Ferré refait Bobino en janvier et février. Porté par la chanson **« C'est extra »**, devenue depuis un véritable tube, l'ensemble du récital est enregistré et est publié en double album.

Le 6 janvier 69 a lieu une rencontre au sommet entre **Ferré, Jacques Brel et Georges Brassens**, considérés tous les trois comme les piliers de la chanson française. Cette rencontre est à l'initiative de François-René Cristiani, journaliste de 23 ans du magazine musical français Rock & Folk. Ils abordent leurs thèmes de prédilection et échangent leur opinions. La photo de la rencontre, signée de Jean-Pierre Leloir, a fait le tour du monde (protégée mais consultable sur internet).

L'année 70 verra la sortie d'un double album, **« Amour Anarchie »**, considéré par beaucoup comme le summum de son œuvre discographique : « Le Chien », « la The Nana », « Paris je ne t'aime plus » ou **« La Mémoire et la mer »**.

Tournées avec le groupe Zoo

Mais Léo Ferré est toujours en phase avec son époque : la pop music qu'il a découverte avec les Beatles et les Moody Blues n'échappe pas à son intérêt. C'est ainsi que, lassé des récitals en solo, il commence à tourner avec un groupe pop français, Zoo. Cette façon neuve de concevoir la musique liée à une pensée jeune, « libérée » comme il le dit lui-même, conforte sa place auprès d'un public renouvelé et plus jeune. En octobre 70, sort le 45 tours **« Avec le temps »**.

L'année suivante, il enregistre **« Solitude »**, album enregistré avec le groupe Zoo.

En 72, il se produit pendant trois semaines à l'Olympia. Son style est plus dépouillé que dans les années

60 durant lesquelles on l'avait vu beaucoup plus lyrique chantant avec emphase. Il interprète ses chansons mais aussi celles de Jean-Roger Caussimon dont la très belle **« Ne chantez pas la mort »**.

En mai 73, il publie l'enregistrement de ce spectacle en double album.

Un autre disque, en studio, est enregistré : **« Il n'y a plus rien »**, discours nihiliste proche du monologue qui démontre une fois de plus le talent de poète de Ferré. Il enchaîne ensuite sur une tournée avec le chanteur québécois **Robert Charlebois**.

Son père décède la même année. Léo Ferré est très affecté, même si leur relation n'a pas toujours été paisible.

L'année suivante, Ferré se produit à l'Opéra Comique, salle de spectacle d'habitude réservée à la musique classique. Il présente de nouvelles chansons mais il dit aussi un texte d'Apollinaire « La Chanson du Mal-aimé ». Surtout, il entreprend de lire une prose intitulée **« Et basta »** véritable profession de foi, qui laisse le public une fois de plus impressionné et pantois.

Chef d'orchestre symphonique

En 1975, commence pour l'artiste une nouvelle aventure musicale. En effet, il entreprend de diriger un véritable orchestre symphonique, celui de Montreux en Suisse. À l'automne, il poursuit cette expérience en Belgique, puis au Palais des Congrès à Paris. Les spécialistes de la musique classique (Ravel et Beethoven sont au programme) ne lui pardonnent pas cette incursion dans leur pré-carré, ce qui blesse énormément l'artiste.

Cette même année, il quitte la maison Barclay, non sans quelques dissensions. À la suite de cette rupture, il sort chez CBS un album intitulé « Ferré muet dirige Ravel et Ferré ». Ce disque regroupe entre autres, le « Concerto pour la main gauche » par l'Orchestre Symphonique de Milan et « Muss es sein ? Es muss sein », « Love » ou « Requiem » par

l'Orchestre de Liège.

De 76 à 90, il publie différents disques chez CBS, puis RCA et enfin EPM : «Ma vie est un slalom» en 79, «La Violence et l'ennui» en 80, «les Loubards» en 85, «On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans» en 86, «Les Vieux copains» en 90.

Installé définitivement en Toscane avec sa femme Marie-Christine, la famille s'agrandit avec la naissance de Marie-Cécile en juillet 74, puis avec celle de leur deuxième fille Manuella en janvier 78. Léo Ferré y trouve enfin le repos de l'âme qu'il attendait depuis sa rupture avec Madeleine et aussi une harmonie familiale qui le rend véritablement heureux.

Ferré assagi avec l'âge n'en reste pas moins un chanteur populaire qui enchaîne les récitals à l'Olympia ou au TLP Dejazet, autre salle parisienne et qui continue à effectuer des tournées en France et à l'étranger. Son soutien à la cause anarchiste n'est pas remis en question

malgré son exil toscan, loin du bruit et de la fureur. Il participe d'ailleurs jusqu'à la fin de sa vie, à des galas de soutien.

Mémoire

C'est à l'âge de 77 ans que Ferré meurt à la suite d'une longue maladie - ultime pied de nez à la République! - **le 14 juillet 1993**. Cette maladie dont il n'a quasiment jamais parlé, s'était déclarée en 1992 et l'avait empêché de faire son retour sur la scène du Grand Rex à Paris.

A la fin des années 90, son fils **Mathieu** reprend la maison d'édition et société d'exploitation de droits d'auteurs que ses parents avaient montées en 92, "la Mémoire et la Mer". Il cherche ainsi à promouvoir les projets divers concernant l'œuvre de son père : réédition de disques et de partitions, parution d'inédits ou spectacles.

C'est ainsi qu'en mars 2000 sort un CD posthume du chanteur, «Métamec». Cet album reprend des

projets de Léo que la mort a laissés sur le côté de la route quelques années, jusqu'à ce que Mathieu découvre ces chansons dont neuf seulement ont pu être reconstituées. Ces titres écrits dans les 15 dernières années de la vie de l'artiste inaugurent une série d'autres disques constitués d'inédits que beaucoup qualifient cependant de beaucoup moins intéressants que tout ce que Léo Ferré a écrit et sorti de son vivant. En novembre, la société de son fils réédite les trois derniers CDs de son père.

Léo Ferré détient une place à part dans la chanson française : il reste un auteur-compositeur-interprète d'exception, aux images fulgurantes.

Le plus bel éloge a été rendu par Louis Aragon :

«Il faudra réécrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré».

Philippe Daverat

josette.daverat@orange.fr

JONGLAGE ANIMALIER PAR L'ACADÉMICIEN JEAN D'ORMESSON

« Myope comme une taupe », « rusé comme un renard », « serrés comme des sardines », les termes empruntés au monde animal ne se retrouvent pas seulement dans les fables de la Fontaine. Ils sont partout et familiers, pour preuve cette historiette proposée par Jean d'Ormesson, chroniqueur, écrivain, philosophe, acteur... par ailleurs brillant et semillant pensionnaire de l'Académie française depuis 1973...

« Que vous soyez fier comme un coq, fort comme un bœuf, têtu comme un âne, malin comme un singe ou simplement chaud lapin, vous êtes tous, un jour ou l'autre, devenus chèvres pour une caille aux yeux de biche...

Vous arrivez à votre premier rendez-vous fier comme un paon et frais comme un gardon et là... pas un chat ! Vous faites le pied de grue, vous demandant si cette bécasse vous a réellement posé un lapin. Il y a anguille sous roche et pourtant le bouc émissaire qui vous a obtenu ce rancart, la tête de linotte avec qui vous êtes copain comme cochon, vous l'a certifié : cette poule a du chien, une vraie panthère ! C'est sûr, vous serez un crapaud mort d'amour mais, tout de même, elle vous traite comme un chien.

Vous êtes prêt à gueuler comme un putois quand finalement la fine mouche arrive. Bon, vous vous dites que dix

minutes de retard, il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard sauf que la fameuse souris, malgré son cou de cygne et sa crinière de lion est, en fait, plate comme une limande, myope comme une taupe, elle souffle comme un phoque et rît comme une baleine. Une vraie peau de vache quoi ! Et vous, vous êtes fait comme un rat, vous roulez des yeux de merlan frit, vous êtes rouge comme une écrevisse mais vous restez muet comme une carpe. Elle essaie bien de vous tirer les vers du nez mais vous sautez du coq à l'âne et finissez par noyer le poisson...

Vous avez le cafard, l'envie vous prend de pleurer comme un veau (ou de verser des larmes de crocodile, c'est selon). Vous finissez par prendre le taureau par les cornes et vous prétextez une fièvre de cheval qui vous permet de filer comme un lièvre. C'est que vous êtes une poule mouillée, vous ne voulez pas être le dindon de la farce. Vous avez beau être doux comme un agneau, sous vos airs d'ours mal léché, faut pas vous prendre pour un pigeon car vous pourriez devenir le loup dans la bergerie ; et puis, à quoi cela aurait servi de se regarder en chiens de faïence ?

Après tout, revenons à nos moutons, vous avez maintenant une faim de loup, l'envie de dormir comme un loir et surtout, vous avez d'autres chats à fouetter ! »